

# *Coronavirus, confinement et communauté*

## *Trois textes choisis*

mars - avril 2020

Que ferons-nous de ce monde-là ? Sans prétention, il y a des chances que nous soyons assez nombreux à nous poser ce genre de question. Si le nombre ne peut suffire à la légitimité, du moins est-il susceptible d'attirer notre attention sur l'importance, pourquoi pas l'essentialité du phénomène.

Dans cette période hautement déstabilisatrice, comment ne pas perdre une partie de sa tête ? Et avoir une chance de participer aux réponses d'une telle question, à rester acteur d'un possible...

Voici trois textes pour y contribuer, assortis de quelques remarques personnelles.

L'un parle du risque qui s'offre à nous, dans le sens de l'écueil, là où notre espèce se cogne, à tous les sens du terme, dans la multitude.

Un autre évoque le mal direct qui nous ronge, tout de suite, dans le "chez nous", dans la solitude.

Le troisième nous invite à la réflexivité, mieux qu'à une seule réflexion, une pensée sur soi, la place que l'on a dans ce monde.

Bonne lecture...

## Les Animaux malades de la peste

Un mal qui répand la terreur,  
Mal que le ciel en sa fureur  
Inventa pour punir les crimes de la terre,  
La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),  
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,  
Faisait aux Animaux la guerre.  
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :  
On n'en voyait point d'occupés  
A chercher le soutien d'une mourante vie ;  
Nul mets n'excitaient leur envie ;  
Ni Loups ni Renards n'épiaient  
La douce et l'innocente proie ;  
Les Tourterelles se fuyaient :  
Plus d'amour, partant plus de joie.  
Le Lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,  
Je crois que le ciel a permis  
Pour nos péchés cette infortune.  
Que le plus coupable de nous  
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;  
Peut-être il obtiendra la guérison commune.  
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents  
On fait de pareils dévouements.  
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence  
L'état de notre conscience.  
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,  
J'ai dévoré force moutons.  
Que m'avaient-ils fait ? nulle offense ;  
Même il m'est arrivé quelquefois de manger  
Le berger.  
Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense  
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;  
Car on doit souhaiter, selon toute justice,  
Que le plus coupable périsse.

...

– Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon roi ;  
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.  
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,  
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, Seigneur,  
En les croquant, beaucoup d'honneur ;  
Et quant au berger, l'on peut dire  
Qu'il était digne de tous maux,  
Etant de ces gens-là qui sur les animaux  
Se font un chimérique empire. »  
Ainsi dit le Renard ; et flatteurs d'applaudir.  
On n'osa trop approfondir  
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,  
Les moins pardonnables offenses.  
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples Mâtins,  
Au dire de chacun, étaient de petits saints.  
L'Ane vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance  
Qu'en un pré de moines passant,  
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,  
Quelque diable aussi me poussant,  
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ;  
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »  
A ces mots, on cria haro sur le baudet.  
Un Loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue  
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,  
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.  
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.  
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !  
Rien que la mort n'était capable  
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.  
Selon que vous serez puissant ou misérable,  
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

Jean de La Fontaine,  
*Livre septième - Fable une*

« Dans la rue je dors. Les mains dans les poches, bien calées, les jambes avancent. Eviter les kiosques à journaux. Eviter les centres de transit. Les Alliés avancent sur tous les fronts. Il y a quelques jours encore c'était important. Maintenant ça n'a plus aucune importance. Je ne lis plus les communiqués. C'est complètement inutile, maintenant ils avanceront jusqu'au bout. Le jour, la lumière du jour à profusion sur le mystère nazi. Avril, ce sera arrivé en avril. Les armées alliées déferlent sur l'Allemagne. Berlin brûle. L'Armée Rouge poursuit son avance victorieuse dans le Sud, Dresde est dépassé. Sur tous les fronts on avance. L'Allemagne, réduite à elle-même. Le Rhin est traversé, c'était couru. Le grand jour de la guerre : Remagen. C'est après que ça a commencé. Dans un fossé, la tête tournée contre terre, les jambes repliées, les bras étendus, il se meurt. Il est mort. A travers les squelettes de Buchenwald, le sien. Il fait chaud dans toute l'Europe. Sur la route, à côté de lui, passent les armées alliées qui avancent. Il est mort depuis trois semaines. C'est ça, c'est ça qui est arrivé. Je tiens une certitude. Je marche plus vite. Sa bouche est entrouverte. C'est le soir. Il a pensé à moi avant de mourir. La douleur est telle, elle étouffe, elle n'a plus d'air. La douleur a besoin de place. Il y a beaucoup trop de monde dans les rues, je voudrais avancer dans une grande plaine, seule. Juste avant de mourir, il a dû dire mon nom. Tout le long de toutes les routes d'Allemagne, il y en a qui sont allongés dans des poses semblables à la sienne. Des milliers, des dizaines de milliers, et lui. Lui qui est à la fois contenu dans les milliers des autres, et détaché pour moi seule des milliers des autres, complètement distinct, seul. Tout ce qu'on peut savoir quand on ne sait rien, je le sais. Ils ont commencé par les évacuer, puis à la dernière minute, ils les ont tués. La guerre est une donnée générale, les nécessités de la guerre aussi, la mort. Il est mort en prononçant mon nom. Quel autre nom aurait-il pu prononcer ? Ceux qui vivent de données générales n'ont rien de commun avec moi. Personne n'a rien de commun avec moi. La rue. Il y a en ce moment à Paris des gens qui rient, des jeunes surtout. Je n'ai plus que des ennemis. C'est le soir, il faut que je rentre attendre au téléphone. De l'autre côté aussi c'est le soir. Dans le fossé l'ombre gagne, sa bouche est maintenant dans le noir. Soleil rouge sur Paris, lent. Six ans de guerre se terminent. C'est la grande affaire du siècle. L'Allemagne nazie est écrasée. Lui

...

aussi dans le fossé. Tout est à sa fin. Impossible de m'arrêter de marcher. Je suis maigre, sèche comme de la pierre. A côté du fossé, le parapet du pont des Arts, la Seine. Exactement, c'est à droite du fossé. Le noir les sépare. Rien au monde ne m'appartient plus, que ce cadavre dans un fossé. Le soir est rouge. C'est la fin du monde. Je ne meurs contre personne. Simplicité de cette mort. J'aurai vécu. Cela m'indiffère, le moment où je meurs m'indiffère. En mourant je ne le rejoins pas, je cesse de l'attendre. Je prévientrai D. : « Il vaut mieux mourir, que feriez-vous de moi. » Habilement, je mourrai vivante pour lui, ensuite quand la mort surviendra ce sera un soulagement pour D. Je fais ce bas calcul. Il faut rentrer. D. m'attend. « Aucune nouvelle ? – Aucune. » On ne me demande plus comment ça va, on ne me dit plus bonjour. On dit : « Aucune nouvelle ? » Je dis : « Aucune. » Je vais m'asseoir près du téléphone, sur le divan. Je me tais. D. est inquiet. Quand il ne me regarde pas, il a l'air soucieux. Depuis huit jours déjà il ment. Je dis à D. : « Dites-moi quelque chose. » Il ne me dit plus que je suis cinglée, que je n'ai pas le droit de rendre tout le monde malade. Maintenant à peine dit-il : « Il n'y a aucune raison pour qu'il ne revienne pas lui aussi. » Il sourit, il est maigre lui aussi, toute sa figure se tire quand il sourit. Sans la présence de D., il me semble que je ne pourrais pas tenir. Il vient chaque jour, quelquefois deux fois par jour. Il reste là. Il allume la lampe du salon, il y a déjà une heure qu'il est là, il doit être neuf heures du soir, on n'a pas encore dîné. »

Marguerite Duras, *La Douleur*

« Ce qui est sûr, évident, c'est que ce texte-là, il ne me semble pas pensable de l'avoir écrit pendant l'attente de Robert L.

Comment ai-je pu écrire cette chose que je ne sais pas encore nommer et qui m'épouvante quand je la relis. Comment ai-je pu de même abandonner ce texte pendant des années dans cette maison de campagne régulièrement inondée en hiver.

*La douleur* est une des choses les plus importantes de ma vie. Le mot « écrit » ne conviendrait pas. Je me suis trouvée devant des pages régulièrement pleines d'une petite écriture extraordinairement régulière et calme. Je me suis trouvée devant un désordre phénoménal de la pensée et du sentiment auquel je n'ai pas osé toucher et au regard de quoi la littérature m'a fait honte. »

M. D.

## Invictus

Dans les ténèbres qui m'enserrent,  
Noires comme un puits où l'on se noie,  
Je rends grâce aux dieux quels qu'ils soient,  
Pour mon âme invincible et fière,

Dans de cruelles circonstances,  
Je n'ai ni gémi ni pleuré,  
Meurtri par cette existence,  
Je suis debout bien que blessé,

En ce lieu de colère et de pleurs,  
Se profile l'ombre de la mort,  
Je ne sais ce que me réserve le sort,  
Mais je suis et je resterai sans peur,

Aussi étroit soit le chemin,  
Nombreux les châtiments infâmes,  
Je suis le maître de mon destin,  
Je suis le capitaine de mon âme.

William Ernest Henley

Ce dernier texte appelle quelques commentaires. Bien moins connu qu'il ne l'est aujourd'hui avant l'histoire de Nelson Mandela, il devient célèbre par lui puisqu'il en fait l'un de ses textes de références, un poème de référence, au cours de l'incarcération qu'il subit et qui durera vingt-sept ans, à la prison de Robben Island, en Afrique du Sud.

Très tôt au début de cet enfermement, Mandela souhaite apprendre l'afrikaans, la langue de l'occupant afrikaners, la langue du geolier, du bourreau, afin de pouvoir parler avec son gardien. Bien des années plus tard, lorsqu'il sera libéré et devenu président de l'Afrique du Sud, il mettra en place la Commission de la vérité et de la réconciliation – expérience de justice restaurative à l'échelle d'un pays traumatisé par ses conflits et sa violence interne. Là aussi, à défaut que les choses puissent être justes, il s'agit d'apprendre au moins un peu la langue de l'autre, de l'entendre au moins et de la penser, peut-être parfois de la ressentir, correspondant à quelque chose : une histoire, une souffrance, un être, un lien entre les êtres...

Il n'est pas attendu de cette commission qu'elle « fasse justice », au sens trop souvent vulgaire où cela est prôné, au sens aussi où l'histoire nous apprend avec quelle rapidité saisissante les victimes peuvent se transformer en agresseurs et perpétuer ainsi l'enfer. Non, il s'agit de revenir à quelque chose de juste, sur le plan humain, donc limité, imparfait, mais qui devient significatif par l'acceptation de cette limite, avec le seul acte qui le permette : la reconnaissance. La reconnaissance de l'état de victimes pour celles et ceux qui ont subi ces agressions, la reconnaissance de leurs exactions par les auteurs. Il s'agit bien d'une langue, d'un nouveau langage. Cela ne se constitue exclusivement que comme une tentative : impossible d'amener quelqu'un qui ne veut ou ne peut pas l'être à être sincère ou à devenir empathique. Cependant, même si cette contrition n'a pas lieu en tant que telle de la part de nombreux des auteurs de violence, le seul fait de la nommer, d'en nommer la possibilité, de la valider si elle a lieu ou de le constater si elle demeure absente, d'en rendre *audience*, c'est-à-dire qu'elle soit entendue en un acte et un lieu désignés pour cela, ce seul fait construit déjà la reconnaissance. Cette reconnaissance, dans la clinique des maltraitements et pour les accompagnements thérapeutiques qui vont avec, forme le premier pas fondamental du cheminement pour une reconstruction. Nous sommes bien au cœur d'un travail sur la parole.

Dans le poème de William Ernest Henley, nous comprenons que c'est l'âme qui ne peut être vaincue. Le corps subit quand il est emprisonné, jusqu'à en être blessé au point d'affecter profondément l'être. Mais l'âme peut rester libre, engagée, protégée et protectrice. Dans cette perspective, le vers sur la peur, « Mais je suis et je resterai sans peur », ne signifie pas ce qu'une lecture simpliste traduirait, de ne pas avoir peur, jamais... mais au contraire le dépassement de cette peur par la force de l'âme.

Il en va de même dans le travail clinique, lors du déroulé psychothérapique. Le patient se confronte à ses peurs, sa peur de fond, d'une manière ou d'une autre sur ce qu'il vaut, pour lui, pour l'autre, et *ses peurs*, de véritables lignes de peurs intérieures qui reçoordonnent ses actions jusqu'à prendre pouvoir sur sa vie afin d'éviter de ressentir les blessures qui sont derrière, mais évitant par là-même une réalisation plus libre et plus heureuse de cette vie. Il en va de même pour le praticien : nous ne pouvons aider quelqu'un à traverser ses souffrances et à se libérer de ses peurs qu'à la condition assumée de notre propre travail sur la peur. Contrairement à l'idéalisation faite du Chevalier Bayard, nous ne pouvons être ni « sans peur » ni « sans reproche » ! Mais nous pouvons, en tant que clinicien avant tout, en tant qu'humain aussi, travailler au dégagement de la peur, à un *dégagé de la peur*, non qu'elle n'existerait plus mais qu'elle se dépasserait. A ce seul exercice *de soi*, nous devenons réellement accompagnant *de l'autre*. C'est un exercice long, à remettre si souvent en travail, un entraînement, un dialogue d'abord avec l'autre, quelqu'un, lorsqu'on est enfant peut-être ou plus tard, pour apprendre, ou réapprendre, un dialogue qui commence alors même qu'on ne contrôle pas grand-chose, puis un dialogue de soi à soi, une dialectique interne dont je crains qu'elle ne se situe à l'antipode des dérivatifs à la mode, qu'ils soient médicamenteux ou mentaux. Une dialectique complexe de soi à soi incluant l'autre, ou de soi à l'autre incluant soi, ou l'inverse, ou la réciproque... loin de l'auto-conviction, de l'auto-suggestion ou l'auto-persuasion qui ont des fonctions apaisantes considérables mais ne permettent rien d'apprendre. Il ne suffit pas d'annoncer une phrase pour qu'elle augmente notre niveau de perception du monde qui nous entoure, ni la perception de notre place dans ce monde. En effet, ni la répétition ni le nombre ne mettent à l'abri de l'erreur ou, plus réducteur, de la stagnation.

Les processus de parole que nous évoquons se différencient d'une certaine vision des sciences ou plus justement de certaines formulations sur la science, une partie au moins de ce que Jacques Lacan a illustré en citant « le discours de la science ». Cette vision de la science, qui se veut objective, impartiale, neutre, etc., se coupe de la réalité en se coupant de tout travail sur la perception et la construction de cette réalité. Ce travail de subjectivation, au sens systémique du terme, quand le sujet prend la mesure de ce qu'il fait partie intégrante de ce qu'il observe ou dépeint, nous laisse la possibilité d'éviter deux écueils récurrents dans le monde moderne lors des références vulgaires, souvent politiciennes mais non réservées à celles ou ceux qui en feraient profession, à ce qui serait scientifique : croyance et maîtrise.

L'histoire est là pour nous montrer combien la science ou ce que l'on présume être parfois une démarche scientifique repose d'abord sur une croyance. De la même façon qu'il est bien rare de poser une question dont au moins inconsciemment il n'y aurait pas une



intuition de la réponse, il est peu probable de se lancer dans une quelconque expérience ou mesure sans tenter d'y vérifier une hypothèse. Une hypothèse officielle certes, mais aussi une vision du monde inconsciente dictée par notre construction. Nous trouvons ce que nous cherchons. Et nous cherchons ce que nous connaissons. Ce processus puissant nous amène à la meilleure utilisation de la connaissance, pour le développement... ou à la pire lorsque nous l'oublions, les choses se répètent lorsque nous le dénis ! Entre oubli et déni, réside à peine une petite variable, au choix, « les autres ne comprennent pas » ou « c'est moi qui détient la vérité »... Sacrée vérité, depuis le temps qu'on la cherche et qui décidément refuse de dépasser le bout de mon nez... quand encore je peux trouver un peu de la mienne !

Le second écueil dans la référence vulgaire à la science est constitué par le processus qui nous agit quand précisément on croit être dans le vrai : celui de la maîtrise que nous cherchons à atteindre. Tout comprendre, tout expliquer, tout contrôler... bel exemple de la démesure de la vanité humaine alors que nous avons déjà tant de difficulté pour apprendre à nous contrôler nous-mêmes. La maîtrise et les processus qu'elle suppose sont des éléments déterminants de la construction psychique, physique et relationnelle d'une personne. Sont là en jeu la satisfaction des besoins, l'autonomie, la gestion des facteurs de stress, les apprentissages en général. A un niveau plus poussé, la maîtrise commence aussi à nous évoquer les mécanismes de défense. Quelle que soit leur catégorie, c'est davantage leur intensité qui est en cause : à quel moment commençons-nous à nous défendre de quelque chose qui n'a pas lieu, c'est-à-dire quelque chose qui n'existe pas pour les autres ?... Face à ce qui peut devenir une soif de maîtrise, fréquemment individuelle mais qui finit par constituer un phénomène collectif tant dans sa tendance que dans sa répétition, face à cette soif de maîtrise ou pour la compenser, la modérer, nous trouvons l'un des processus humains les plus difficiles à intégrer, formé par le rapport complexe à ses propres limites. Admettre sa limite et y donner un sens nous permet de contribuer activement à la construction de notre place au monde. Un cheminement qui empêche de constituer la vie tel un savoir, mais plutôt nous laisse voir cette vie, la nôtre, comme un livre ouvert où chaque nouvelle écriture sur une nouvelle page profite de l'expérience des chapitres précédents sans jamais pouvoir être autre chose qu'une nouveauté, inconnue, vaguement angoissante et pourtant stimulante, changeante.

A penser la science comme reposant d'une part sur des croyances, d'autre part sur une tentative de maîtrise des éléments, nous ne la déconsidérons pas mais la replaçons dans le contexte qui est le sien, et contribuons à défaire l'image d'un dieu qui regarderait d'en haut s'agiter les êtres et les choses de ce monde. Vouloir comprendre est naturel, si l'on veut, et confère un certain contrôle de soi, à la différence de tout comprendre, de ne pouvoir accepter

aucun des mystères du vivant et ainsi rejeter notre propre finitude dont pourtant la mort, bien présente et qui n'est en aucun cas une maladie, est là pour nous rappeler le terme. La maîtrise absolue et même le pouvoir, le pouvoir sur l'autre, en deviennent des déviations et avec gravité, en plus d'être dans le rayon des absurdités, des non-sens. Nous avons toujours l'étrange faculté de mesurer quelque chose dix fois à dix moments, exposé à dix éclairages ou dix températures variables, mais si nous mesurons ce quelque chose toujours avec le même instrument sans seulement s'interroger de la construction de cet instrument, nous ne rendons pas compte de ce qu'est le possible de cette réalité, sans même nous rendre compte que nous ne rendons pas compte...

Avec ce dernier aspect, et puisque nous sommes partis d'une recontextualisation du poème de William Ernest Henley, connu dans l'époque contemporaine par l'histoire de Nelson Mandela, revenons alors à la politique. Sur ce plan, et incluant le rapport au discours de la science, les politiciens semblent frappés d'une incurie totale qui n'enlève rien à la détermination avec laquelle ils conduisent le monde à sa propre destruction. Si l'on peut enfin admettre aujourd'hui l'évidence selon laquelle l'affectif contribue activement à la construction du psychisme, qu'un équilibre suffisamment sain du psychisme contribue activement à la construction de la pensée structurée, que cette pensée ainsi structurée devient un moteur pour tendre vers une certaine rationalité (incluant le travail de subjectivation) et une parole adaptée (cherchant le lien), si l'on peut admettre aujourd'hui une certaine cohérence à ces processus, il ne sera pas difficile d'imaginer à quel point les politiciens sont coincés dans un doute morbide sur leur propre valeur et sur l'amour, la considération si l'on préfère, qu'ils méritent de recevoir. Comme pour tous les cyniques, leur mépris pour la réflexion et l'introspection, leur mépris pour des pensées éco-systémiques, leur mépris pour ce qui leur est dit qui n'entre pas dans la logique de leur pouvoir, fait partie intégrante du processus de déconsidération de soi et donc de l'autre.

Dès lors, le pouvoir en place n'a que peu d'égards pour les changements à interroger, peu d'égards pour l'action de co-construire, d'organiser et de mettre en œuvre si l'on veut faire de notre monde autre chose qu'une zone d'incubation planétaire à haut risque d'explosion. Par définition, le pouvoir tourne toujours sur lui-même et pour lui-même. Il s'agit bien du pouvoir sur l'autre et sur les autres, non d'un pouvoir d'action collective, une capacité émanant d'une co-construction basée sur la coopération et visant au bien commun (si différent de ce qui est *médiatiquement mis en vente* appelé « l'intérêt général » qui n'est autre chose qu'une somme d'intérêts individuels). Plus grave encore, c'est que lorsque le pouvoir dominant s'annonce dans une meilleure dynamique, cela cache souvent une intention plus sombre qui vise à favoriser le système en place. Le contre-effet que cela génère au niveau de la parole (défaut

de lien) et au niveau du grand groupe (défiance et retour à une préoccupation rétrécie du sujet sur lui-même) a une portée délétère sur toute tentative de contextualisation et de création de valeur commune.

Bien que cette idée soit fortement dérangeante encore (parce que nous n'y voyons que problème et responsabilité partagée, non les ressources qu'elle contient), mais les systèmes sont plus forts que les êtres, la culture nous façonne bien avant l'éventualité d'y amener une modeste contribution personnelle. Ce ne sont pas les personnes qu'il nous est devenu vital de chasser mais les anciennes idées. Presque n'importe qui, à la place des politiciens actuels, se comporterait de manière similaire. Nous parlons ici d'un engagement de chacun, à son propre niveau, dans la voie qu'il peut faire entendre, le paradigme qu'il veut soutenir, non comme une revendication mais comme une affirmation portée par une croyance consciente, éclairée et assumée, oui, une affirmation, une question qui ne veut se taire...

Nous sommes dans un modèle de type « toujours plus », qui implique un « toujours pour soi », et nous avons à passer à un modèle circulaire où l'enjeu devient *comment faire ensemble ?*... ce qui entraîne une réflexivité : *comment trouver mon équilibre vis-à-vis de ce qui m'entoure ?* Ce modèle est profondément éco-systémique et s'inscrit en dehors du système de valeurs actuel qui régit notre monde. Il ne peut plus être question de rentabilité et de profit (avoir, toujours plus, toujours au détriment de quelqu'un), ni du fonctionnement réglementaire et administratif qui les soutiennent en déshumanisant le lien social, mais d'un équilibre des échanges suffisamment sain et d'un juste retour sur soi (c'est aussi de l'économie, mais autrement).

A cet endroit, nous touchons à la peur. Puisqu'il y aurait un changement que nous pourrions choisir. Cela n'arrive jamais sans la peur. Et pour certains, leur vie se passe à l'éviter, sans jamais choisir. En dehors du traumatisme, enfoui en soi, souffrance refoulée qui implique *la peur* d'avoir mal et que notre inconscient connaît bien, *nos peurs* reposent à l'inverse sur ce qu'on ne connaît pas. L'idée d'accumuler, elle, statue sur ce qu'on connaît. Du toujours plus, plus de la même chose – illusoire où l'on se jette pour y trouver une sécurité... alors même que le niveau d'accumulation augmentant, le niveau de peur croît lui aussi. Perdre, c'est le risque, perdre c'est le risque du développement, le risque de la transformation du vivant. Et ce risque, non travaillé, peut générer de telles peurs, jusqu'à s'asphyxier de vouloir posséder. Destin qui tourne en rond puisque la sécurité réelle ne repose pas sur le *plus d'avoir* mais sur *davantage de fluidité*, davantage d'un équilibre sain entre soi et soi, soi et les autres, soi et ce qui entoure. En ce sens, la solitude, ce n'est pas seulement être seul, c'est attendre quelqu'un dont on ne sait pas s'il reviendra... ou même seulement, par-delà le physique, s'il est là. Et il peut s'agir de soi-même.

L'accident, la catastrophe qui survient dans notre vie, l'errance aussi, génèrent en nous un repli, une sorte de confinement psychique. Parce que blessés, que ce soit par le heurt, par la violence ou par le manque, nous tentons de nous auto-protéger en nous coupant de l'autre quelle qu'en soit la manière, de nous-mêmes en fait, et pour cela établissons une inconsciente distanciation sociale. Pas de résolution ni de traitement, aucune résilience qui surviendrait sans que l'on reprenne le fil de notre être, essentiellement relationnel, au sein de la communauté. Au bout, ce geste de *relier*, ce lien social à recréer toujours, à préserver et entretenir, ne surviendra qu'au prix d'un risque, minimal mais incompressible, une permission afin de franchir la peur.

Ce travail sur la peur, c'est ce que commence par accomplir Mandela, je crois, du fond de la cellule où il se trouve, à Robben Island, en Afrique du Sud, sur le continent africain, dans notre monde... Dans notre monde, parce qu'il n'y en a qu'un seul. Et que nous l'acceptons ou le fuyons, que nous tentions de le parler ou que nous l'agressions, que nous en soyons conscients ou pas, il nous est nécessaire de faire avec. C'est, Mandela, « dans les ténèbres », « dans de cruelles circonstances », l'exemple qu'il nous montre.

Olivier Trioullier